

PHILIPPE BASTIEN

HEURES D'HIVER

Loin derrière un horizon de coquelicots

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04250-782-4

Dépôt légal : avril 2025

Bien au-delà de l'horizon des coquelicots,
je voguais dans les rêves d'une autre.
Les bras ouverts, tu te précipitais vers moi,
pourtant, je demeurais là,
fixant cet horizon
toujours lointain.

Heures d'Hiver

En hiver, les jours semblent s'éterniser. Sombres, ils ne s'illuminent que par intermittence, à l'occasion des festivités et des conversations, tentant de combler le vide entre l'automne et le printemps.

Nous sommes en décembre 1989. Pour Richard Van Waeyenberghe, il n'y aura pas de fête de Noël. Anna-Maria est aux portes de la mort, portant en son cœur sa vérité, une vérité qui se démêle lentement, fil après fil, au cours des dernières heures de l'hiver de sa vie.



Werchter, décembre 1989

« Ding ! Ding ! » Deux heures. Mes yeux vagabondent. Ils s'égarerent sur le papier peint beige, sur d'anciennes gravures, sur la radio à lampes que j'ai reçue de mon grand-père en des temps oubliés. Ils errent jusqu'à la pendule murale russe, dont le petit cavalier bondit entre les contrepoids en forme de poire.

« Joséphine. » Je prononce son nom dans un souffle, comme si j'avais peur de l'exprimer à voix haute, comme s'il y avait des caméras au plafond. Je tiens sa carte postale entre mes mains tremblantes. « Ma Joséphine. » Je promène mes doigts sur les églises en pain d'épices de Leningrad – l'ancien Saint-Pétersbourg – à l'avant-plan.

Ne fais pas l'idiot ! Tu as soixante-quatorze ans et tu aimes ta femme. Énormément. En soupirant, je dépose la carte postale sur la table et porte mon attention sur l'ancienne radio en bakélite. « Le creusement du canal de Schipdonk fut l'une des premières infrastructures de la jeune Belgique... »

Les canaux, faits d'eaux tranquilles et de lignes droites et ennuyeuses. Si j'étais capitaine, je naviguerais sur une rivière en effervescence, parmi les libellules et les grenouilles ; une rivière qui serpente, entre les saules pleureurs et les framboisiers ; une rivière avec un nom aux lèvres pulpeuses : Joséphine, Joséphine, tel est son nom. Mes pensées dérivent vers la semaine où je l'ai vue pour la dernière fois, il y a plus de trente ans de cela, en juillet 1958 pour être plus précis...

Exposition universelle de Bruxelles, 1958

« Dépêche-toi, mon cœur. » D'un pas léger, Anna-Maria sort de l'accueil de l'expo sur ses hauts talons à la mode. Je m'empresse de la suivre dans mon costume sur mesure fraîchement repassé, le chapeau à la main. Quelques gouttes de transpiration plus tard, nous nous retrouvons à bord d'un funiculaire, survolant l'exposition universelle de Bruxelles. Je ne sais où regarder : des terrasses avec leurs parasols, des bus jaunes qui suivent un trajet fixe, des visiteurs venant du monde entier, des dizaines de palais, de pavillons et de bâtiments bizarres comme la Flèche en béton du Génie civil. De tous côtés, on aperçoit l'étoile aux cinq branches inégales, symbole officiel de l'exposition. Et de partout on voit ce pôle d'attraction du public par excellence, la cerise sur le gâteau de l'exposition : l'Atomium. Aucun édifice ne peut rivaliser avec cette nouvelle merveille du monde qui rayonne sur le Heysel. Notre petite nacelle se balance lentement devant les sphères, pour me laisser admirer ce splendide bijou de la métallurgie belge.

Pendant que mes yeux se régaler, Anna-Maria déniche les vitrines intéressantes. « Par quoi allons-nous commencer, *chéri* ? »,

demande l'élégante blonde d'un ton désinvolte. Elle met souvent tant de conviction dans sa voix que je réponds à ses questions sans réfléchir. Jamais je ne l'ai vue ébranlée ; pas même lorsque les avions de chasse passèrent au-dessus de nos têtes.

« Hé, Jean de la Lune, tu ne m'entends pas ? »

Soudain, mes yeux s'arrêtent sur les huttes africaines juste devant moi.

« D'abord la Mini-Afrique ! »

Son sourire se fige. Pour elle, la bonne réponse aurait été : « C'est toi qui choisis, ma chérie. » Aujourd'hui, cependant, je n'ai pas envie de faire du shopping. Les défilés de mode ne m'attirent pas, les machines à laver non plus et le tout nouveau parfum est bien la dernière chose dont je me soucie. Non, le monde moderne masculin de l'Expo 58 m'attend. Et je vais en profiter.

Le téléphérique s'immobilise entre le gazon du parc de l'exposition et les terrains du Congo belge.

Anna-Maria pointe du doigt un marchand de glaces à l'italienne.

« As-tu déjà eu l'occasion d'en déguster ? Ça a l'air délicieux. »

Tout en savourant nos glaces, nous pénétrons dans une atmosphère africaine. Mon cœur s'emballe. Pour Anna-Maria et moi, le Congo est le paradis perdu. Y retournerons-nous un jour ?

Battements de tam-tam. Odeurs de café brûlé et de manioc pilé. On chante en lingala. Mon esprit s'envole vers un domaine abandonné, perdu dans la savane boisée. Je ferme les yeux et je savoure.

« Richard, ta glace ! Attention à ton costume ! »

Penaud, je regarde ma main droite verte et rose. Anna-Maria se penche et lèche la coulure bigarrée. Le petit point vert au bout de son nez peut bien y rester jusqu'à ce qu'elle le découvre elle-même, c'est si mignon.

À côté du pavillon gouvernemental se trouve une zone entourée d'une clôture en bambou. Des huttes sont placées à intervalles réguliers. Une poignée de femmes africaines chantent, en se déhanchant, et une douzaine d'hommes sculptent des défenses en ivoire.

À deux pas de là, des corps noirs de jais, luisants de sueur, dansent autour d'un feu de camp. Le soleil tape.

« Cacahuètes ? », demande un vendeur.

« Pas besoin », dis-je difficilement, un morceau de cornet de crème glacée coincé dans la bouche.

« Pas pour vous », ricane l'homme, « mais pour ces singes. » Il montre les châtaigniers au bord du terrain. Quelques garçons se sont installés sur les branches. Ils sifflent les filles et jettent des châtaignes sur les Noirs.

Inhumain. Je serre les poings.

Anna-Maria me tire par le bras. « Richard, les danseurs viennent vers nous. »

Un homme à la peau sombre se détache du groupe avec dans la main une lance prête à frapper. Le public se tait. Il toise fièrement les gens. Les muscles de son cou vibrent. Un surveillant en casque colonial le prend par le bras.

« Rani, fais ton travail ! »

D'un mouvement brusque, Rani se libère et retourne vers son groupe, le menton levé, les épaules redressées.

« Esclavagiste ! », crie quelqu'un au contremaître, qui ne jette pas un coup d'œil au public.

Anna-Maria me serre le bras. « Tu prends une photo de ce nègre ? »

Je porte les mains à ma poitrine et je jure. « L'appareil est resté dans l'auto. »

« Dis-moi que ce n'est pas vrai ! », me crache-t-elle au visage. « Notre tout nouveau Kodak ! Tu ne l'as quand même pas laissé là-bas ? »

« Nous serons de retour dans une demi-heure », dis-je précipitamment.

« Il n'en faut pas plus », acquiesce-t-elle. « Vas-y donc seul. Tu me trouveras au pavillon français. »

Je ne la connais que trop bien. Pour rien au monde elle ne voudrait rater le dernier défilé de haute couture.

2

Werchter, décembre 1989

Si je n'avais pas oublié l'appareil photo, est-ce que je me soucierais toujours de la carte postale, posée ici, sur la table ? Je hausse les épaules et regagne la chambre en traînant les pieds. Nu devant le miroir, je fais mes exercices. Parfois, j'ai l'impression de voltiger. Tout se relâche autour de moi : la peau sous mes bras, mon ventre, mes organes génitaux, même les poches sous mes yeux. Par contre, ce qui devrait se relâcher ne se relâche plus, en particulier mes cheveux au vent. Ce n'est qu'au crépuscule qu'ils donnent encore le change.

Dieu du ciel ! Pourquoi la carte dit-elle : « Probablement ma toute dernière » ? Combien y en a-t-il déjà eu ? Pour ma part, ce n'est que la deuxième. À moins que... Anna-Maria considérait la boîte aux lettres comme son territoire personnel. La seule petite clé demeurerait solidement attachée à son trousseau. Elle s'irritait si on faisait mine d'y toucher. Mais subtiliser des lettres, à notre âge ? Vraiment ?

Ma défunte mère me regarde depuis un cadre photo jauni : « Arrête de ruminer. Fais ton lit. Lave-toi. » Je l'entends encore. Pauvre femme. Avoir traversé deux guerres mondiales. Son regard me ramène à travers le temps et l'espace, à la période des « Maman, je t'aime », à Eeklo et à Joséphine. J'avais dix ans quand cette perle campagnarde a déboulé dans ma vie. Je jouais aux billes, à l'époque. C'était l'été 1925 et je m'en souviens comme si c'était hier.

Eeklo, été 1925

Un dimanche sans nuages. Il commence par un éblouissement, avec les rideaux qui s'écartent, et la voix de ma mère : « Debout fainéant ! Nicolas est là. »

De la porte, mon meilleur ami me fixe avec de grands yeux globuleux. « On va à la kermesse ? »

Je me lève en gémissant et enfile mes culottes courtes. « Est-ce que les pompiers font des exercices sur la place du marché, tout comme l'année dernière ? »

Nicolas hoche la tête. « Les stands sont déjà ouverts. » Il passe devant mon lit, pousse la lucarne et fait entrer la musique d'un orgue de Barbarie, portée par le vent.

Après quelques tartines avalées en vitesse, nous courons vers le marché d'Eeklo. Derrière les barrières, les habitants assistent aux préparatifs des pompiers. J'arpente la place du marché avec l'étonnement d'un bambin de dix ans. La première chose que je remarque est un toboggan tubulaire de l'étage supérieur de l'hôtel de ville jusqu'au sol. Un peu plus loin, au milieu du marché, se trouve un chalet de cinq mètres sur dix. Un circuit de pistes en bois, parfois élevées, parfois au niveau du sol, entoure la place. Des costauds enduisent les planches de savon noir et quelques-uns tombent sur leur derrière alors qu'ils essaient de se déplacer sur la substance glissante, chacune de leurs chutes étant suivie d'un éclat de rire généralisé de la foule.

Nicolas ne rit pas. Son attention se porte vers la foule de l'autre côté de la place. « Jean devait venir aussi. Est-ce que tu le vois ? »

Mes yeux vont et viennent. Tout au loin, je vois la silhouette d'un manège, ma tête s'incline et... je reste stupéfait devant une poupée au nez charmant. Je ne sais pas depuis combien de temps elle y était, mais au moment où elle est entrée dans mon champ de vision, elle a attiré mon attention. Elle porte une queue de cheval de la couleur des fibres de réglisse et rit d'une manière adorable, avec des yeux qui pétillent. C'est la fille la plus mignonne que j'aie jamais vue ; et j'ai déjà dix ans. Jamais auparavant je n'avais eu d'intérêt pour la beauté féminine. Maman est la plus belle femme sur terre, point final. Les femmes sérieuses sont vieilles, les filles sont des idiotes qui pouffent de rire en cachette. Voilà pour mon image du sexe opposé. « Nicolas, cette blonde à la fontaine. » Mon doigt pointe ostensiblement en direction de la jeune beauté. « Est-ce que tu la connais ? »